

Sa beauté même y perdit quelque chose ;  
Bientôt le lis l'emporta sur la rose.

Avint qu'un soir Camille régala  
De jeunes gens ; il eut aussi des femmes :  
Constance en fut. La chose se passa  
Joyeusement : car peu d'entre ces dames  
Étaient d'humeur à tenir des propos  
De sainteté ni de philosophie :  
Constance seule, étant sourde aux bons mots ,  
Laisait railler toute la compagnie.  
Le souper fait , chacun se retira.

Tout dès l'abord Constance s'éclipsa ,  
S'allant cacher en certaine ruelle.  
Nul n'y prit garde ; et l'on crut que chez elle ,  
Indisposée , ou de mauvaise humeur ,  
Ou pour affaire , elle était retournée.

La compagnie étant donc retirée ,  
Camille dit à ses gens , par bonheur ,  
Qu'on le laissât , et qu'il voulait écrire.  
Le voilà seul , et comme le désire  
Celle qui l'aime , et qui ne sait comment  
Ni l'aborder , ni par quel compliment  
Elle pourra lui déclarer sa flamme.  
Tremblante enfin , et par nécessité ,  
Elle s'en vient. Qui fut bien étonné ?  
Ce fut Camille. Eh quoi ! dit-il , madame ,  
Vous surprenez ainsi vos bons amis !  
Il la fit seoir. Et puis s'étant remis ,  
Qui vous croyait , reprit-il , demeurée ?  
Et qui vous a cette cache montrée ?  
L'amour , dit-elle. A ce seul mot sans plus  
Elle rougit ; chose que ne font guère  
Celles qui sont prêtresses de Vénus :  
Le vermillon leur vient d'autre manière.

Camille avait déjà quelque soupçon  
Que l'on l'aimait ; il n'était si novice  
Qu'il ne connût ses gens à la façon :  
Pour en avoir un plus certain indice ,  
Et s'égayer , et voir si ce cœur fier  
Jusques au bout pourrait s'humilier ,  
Il fit le froid. Notre amante en soupire ;  
La violence enfin de son martyre  
La fait parler. Elle commence ainsi :  
Je ne sais pas ce que vous allez dire  
De voir Constance oser venir ici  
Vous déclarer sa passion extrême.  
Je ne saurais y penser sans rougir ;  
Car du métier de nymphe me couvrir ,  
On n'en est plus dès le moment qu'on aime.  
Puis , quelle excuse ! Hélas ! si le passé  
Dans votre esprit pouvait être effacé !  
Du moins , Camille , excusez ma franchise :

Je vois fort bien que , quoi que je vous dise.  
Je vous déplais. Mon zèle me nuira.  
Mais , nuise ou non , Constance vous adore :  
Méprisez-la , chassez-la , battez-la ;  
Si vous pouvez , faites-lui pis encore ;  
Elle est à vous. Alors le jeune homme :  
Critiquer gens m'est , dit-il , fort nouveau ;  
Ce n'est mon fait ; et toutefois , madame ,  
Je vous dirai tout net que ce discours  
Me surprend fort , et que vous n'êtes femme  
Qui dût ainsi prévenir nos amours.  
Outre le sexe , et quelque bienséance  
Qu'il faut garder , vous vous êtes fait tort.  
A quel propos toute cette éloquence ?  
Votre beauté m'eût gagné sans effort ,  
Et de son chef. Je vous le dis encor ,  
Je n'aime point qu'on me fasse d'avance.

Ce propos fut à la pauvre Constance  
Un coup de foudre. Elle reprit pourtant :  
J'ai mérité ce mauvais traitement.  
Mais ose-t-on vous dire sa pensée ?  
Mon procédé ne me nuirait pas tant ,  
Si ma beauté n'était point effacée.  
C'est compliment ce que vous m'avez dit ;  
J'en suis certaine , et lis dans votre esprit :  
Mon peu d'appas n'a rien qui vous engage.  
D'où me vient-il ? Je m'en rapporte à vous  
N'est-il pas vrai que naguère , entre nous ,  
A mes attraits chacun rendait hommage ?  
Ils sont éteints ces dons si précieux :  
L'amour que j'ai m'a causé ce dommage ;  
Je ne suis plus assez belle à vos yeux :  
Si je l'étais , je serais assez sage.  
Nous parlerons tantôt de ce point-là ,  
Dit le galant , il est tard , et voilà  
Minuit qui sonne ; il faut que je me couche.

Constance crut qu'elle aurait la moitié  
D'un certain lit que d'un œil de pitié  
Elle voyait : mais d'en ouvrir la bouche ,  
Elle n'osa , de crainte de refus.  
Le compagnon , feignant d'être confus ,  
Se tut longtemps ; puis dit : Comment ferai-je ?  
Je ne me puis tout seul déshabiller.  
Eh bien ! monsieur , dit-elle , appellerai-je ?  
Non , reprit-il , gardez-vous d'appeler ;  
Je ne veux pas qu'en ce lieu l'on vous voie ,  
Ni qu'en ma chambre une fille de joie  
Passe la nuit au su de tous mes gens.  
Cela suffit , monsieur , repartit-elle.  
Pour éviter ces inconvénients ,  
Je me pourrais cacher en la ruelle :  
Mais faisons mieux , et ne laissons venir

Personne ici ; l'amoureuse Constance  
Veut aujourd'hui de laquais vous servir :  
Accordez-lui pour toute récompense  
Cet honneur-là. Le jeune homme y consent.  
Elle s'approche ; elle le déboutonne ;  
Touchant sans plus à l'habit , et n'osant  
Du bout du doigt toucher à la personne.  
Ce ne fut tout ; elle le déchaussa.  
Quoi ! de sa main ? quoi ! Constance elle-même ?  
Qui fut-ce donc ? Est-ce trop que cela ?  
Je voudrais bien déchausser ce que j'aime.

Le compagnon dans le lit se plaça ,  
Sans la prier d'être de la partie.  
Constance crut dans le commencement  
Qu'il la voulait éprouver seulement ;  
Mais tout cela passait la raillerie.  
Pour en venir au point plus important :  
Il fait , dit-elle , un temps froid comme glace ;  
Où me coucher ?

CAMILLE.

Partout où vous voudrez.

CONSTANCE.

Quoi ! sur ce siège ?

CAMILLE.

Eh bien , non ; vous viendrez

Dedans mon lit.

CONSTANCE.

Délacez-moi , de grâce.

CAMILLE.

Je ne saurais , il fait froid : je suis nu :  
Délacez-vous.

Notre amante ayant vu ,

Près du chevet , un poignard dans sa gaine ,  
Le prend , le tire , et coupe ses habits ,  
Corps piqué d'or , garnitures de prix ,  
Ajustement de princesse et de reine.  
Ce que les gens en deux mois à grand'peine  
Avaient brodé périt en un moment ;  
Sans regretter ni plaindre aucunement  
Ce que le sexe aime plus que sa vie.  
Femmes de France , en feriez-vous autant ?  
Je crois que non ; j'en suis sûr ; et partant  
Cela fut beau sans doute en Italie.

La pauvre amante approche en tapinois ,  
Croyant tout fait , et que pour cette fois  
Aucun bizarre et nouveau stratagème  
Ne viendrait plus son aise reculer.  
Camille dit : C'est trop dissimuler ;  
Femme qui vient se produire elle-même  
N'aura jamais de place à mes côtés ;  
Si bon vous semble , allez vous mettre aux pieds.  
Ce fut bien là qu'une douleur extrême

Saisit la belle ; et si lors , par hasard ,  
Elle avait eu dans ses mains le poignard ,  
C'en était fait , elle eût de part en part  
Percé son cœur. Toutefois l'espérance  
Ne mourut pas encor dans son esprit.  
Camille était trop connu de Constance :  
Et que ce fût tout de bon qu'il eût dit  
Chose si dure , et pleine d'insolence ,  
Lui qui s'était jusque-là comporté  
En homme doux , civil , et sans fierté ,  
Cela semblait contre toute apparence.  
Elle va donc en travers se placer  
Aux pieds du sire , et d'abord les lui baise ,  
Mais point trop fort , de peur de le blesser.  
On peut juger si Camille était aise.  
Quelle victoire ! Avoir mis à ce point  
Une beauté si superbe et si fière !  
Une beauté !... Je ne la décris point ,  
Il me faudrait une semaine entière :  
On ne pouvait reprocher seulement  
Que la pâleur à cet objet charmant ,  
Pâleur encor dont la cause était telle  
Qu'elle donnait du lustre à notre belle.

Camille donc s'étend , et sur un sein  
Pour qui l'ivoire aurait eu de l'envie  
Pose ses pieds , et , sans cérémonie ,  
Il s'accommode et se fait un coussin ,  
Puis feint qu'il cède aux charmes de Morphée.  
Par les sanglots notre amante étouffée  
Lâche la bonde aux pleurs cette fois-là.  
Ce fut la fin. Camille l'appela  
D'un ton de voix qui plut fort à la belle.  
Je suis content , dit-il , de votre amour ;  
Venez , venez , Constance ; c'est mon tour.  
Elle se glisse. Et lui , s'approchant d'elle :  
M'avez-vous cru si dur et si brutal ,  
Que d'avoir fait tout de bon le sévère ?  
Dit-il d'abord ; vous me connaissez mal :  
Je vous voulais donner lieu de me plaire.  
Or bien je sais le fond de votre cœur ;  
Je suis content , satisfait , plein de joie ,  
Comblé d'amour : et que votre rigueur ,  
Si bon lui semble , à son tour se déploie :  
Elle le peut ; usez-en librement.  
Je me déclare aujourd'hui votre amant ,  
Et votre époux ; et ne sais nulle dame ,  
De quelque rang et beauté que ce soit ,  
Qui vous valût pour maîtresse et pour femme ;  
Car le passé rappeler ne se doit  
Entre nous deux. Une chose ai-je à dire  
C'est qu'en secret il nous faut marier.  
Il n'est besoin de vous spécifier  
Pour quel sujet : cela vous doit suffire.



Même il est mieux de cette façon-là ;  
 Un tel hymen à des amours ressemble :  
 On est époux et galant tout ensemble.  
 L'histoire dit que le drôle ajouta :  
 Voulez-vous pas, en attendant le prêtre,  
 A votre amant vous fier aujourd'hui ?  
 Vous le pouvez, je vous réponds de lui ;  
 Son cœur n'est pas d'un perfide et d'un traître.  
 A tout cela Constance ne dit rien :  
 C'était tout dire ; il le reconnut bien,  
 N'étant novice en semblables affaires.  
 Quant au surplus, ce sont de tels mystères  
 Qu'il n'est besoin d'en faire le récit.  
 Voilà comment Constance réussit.

Or faites-en, nymphes, votre profit.  
 Amour en a dans son académie,  
 Si l'on voulait venir à l'examen,  
 Que j'aimerais pour un pareil hymen,  
 Mieux que mainte autre à qui l'on se marie.  
 Femme qui n'a filé toute sa vie  
 Tâche à passer bien des choses sans bruit :  
 Témoin Constance, et tout ce qui s'ensuit.  
 Noviciat d'épreuves un peu dures :  
 Elle en reçut abondamment le fruit.  
 Nonnes je sais qui voudraient, chaque nuit,  
 En faire un tel, à toutes aventures.  
 Ce que possible on ne croira pas vrai,  
 C'est que Camille, en caressant la belle,  
 Des dons d'amour lui fit goûter l'essai.  
 L'essai ? je faux : Constance en était-elle  
 Aux éléments ? Oui, Constance en était  
 Pris et donné de plaisirs en sa vie  
 Compter pour rien jusqu'alors se devait.  
 Pourquoi cela ? Quiconque aime le dieu.

### VII. NICAISE.

Un apprenti marchand était,  
 Qu'avec droit Nicaise on nommait,  
 Garçon très-neuf hors sa boutique  
 Et quelque peu d'arithmétique,  
 Garçon novice dans les tours  
 Qui se pratiquent en amours.  
 Bons bourgeois du temps de nos pères  
 S'avaient tard d'être bons frères ;  
 Ils n'apprenaient cette leçon  
 Qu'ayant de la barbe au menton.  
 Ceux d'aujourd'hui, sans qu'on les flatte,  
 Ont soin de s'y rendre savants

<sup>1</sup> J'altère, je trompe ; de faulser ou fauser, altérer, falsifier, corrompre.

Aussitôt que les autres gens.  
 Le jouvenceau de vieille date,  
 Possible un peu moins avancé,  
 Par les degrés n'avait passé.  
 Quoi qu'il en soit, le pauvre sire  
 En très-beau chemin demeura,  
 Se trouvant court par celui-là :  
 C'est par l'esprit que je veux dire.

Une belle pourtant l'aima ;  
 C'était la fille de son maître,  
 Fille aimable autant qu'on peut l'être,  
 Et ne tournant autour du pot,  
 Soit par humeur franche et sincère,  
 Soit qu'il fût force d'ainsi faire,  
 Étant tombée aux mains d'un sot.  
 Quelqu'un de trop de hardiesse  
 Ira la taxer ; et moi, non :  
 Tels procédés ont leur raison.  
 Lorsque l'on aime une déesse,  
 Elle fait ces avances-là :  
 Notre belle savait cela.  
 Son esprit, ses traits, sa richesse,  
 Engageaient beaucoup de jeunesse  
 A sa recherche ; heureux serait  
 Celui d'entre eux qui cueillerait,  
 En nom d'hymen, certaine chose  
 Qu'à meilleur titre elle promet  
 Au jouvenceau ci-dessus dit :  
 Certain dieu parfois en dispose,  
 Amour nommé communément.  
 Il plut à la belle d'élire  
 Pour ce point l'apprenti marchand.  
 Bien est vrai (car il faut tout dire)  
 Qu'il était très-bien fait de corps,  
 Beau, jeune, et frais ; ce sont trésors  
 Que ne méprise aucune dame,  
 Tant soit son esprit précieux.  
 Pour une qu'Amour prend par l'âme,  
 Il en prend mille par les yeux.

Celle-ci donc, des plus galantes,  
 Par mille choses engageantes  
 Tâchait d'encourager le gars,  
 N'était chiche de ses regards,  
 Le pinçait, lui venait sourire ;  
 Sur les yeux lui mettait la main,  
 Sur le pied lui marchait enfin.  
 A ce langage il ne sut dire  
 Autre chose que des soupirs,  
 Interprètes de ses desirs.

<sup>1</sup> C'est-à-dire, n'hésitant pas, n'étant pas embarrassée ; expression proverbiale.

Tant fut, à ce que dit l'histoire,  
 De part et d'autre soupiré,  
 Que, leur feu dûment déclaré,  
 Les jeunes gens, comme on peut croire,  
 Ne s'épargnèrent ni serments,  
 Ni d'autres points bien plus charmants,  
 Comme baisers à grosse usure<sup>1</sup> ;  
 Le tout sans compte et sans mesure :  
 Calculateur que fût l'amant,  
 Brouiller fallait incessamment ;  
 La chose était tant infinie,  
 Qu'il y faisait toujours abus.

Somme toute, il n'y manquait plus  
 Qu'une seule cérémonie.  
 Bon fait aux filles l'épargner.  
 Ce ne fut pas sans témoigner  
 Bien du regret, bien de l'envie.  
 Par vous, disait la belle amie,  
 Je me la veux faire enseigner,  
 Ou ne la savoir de ma vie.  
 Je la saurai, je vous promets ;  
 Tenez-vous certain désormais  
 De m'avoir pour votre apprentie.  
 Je ne puis pour vous que ce point :  
 Je suis franche : n'attendez point  
 Que, par un langage ordinaire,  
 Je vous promette de me faire  
 Religieuse, à moins qu'un jour  
 L'hymen ne suive notre amour.  
 Cet hymen serait bien mon compte,  
 N'en doutez point ; mais le moyen ?  
 Vous m'aimez trop pour vouloir rien  
 Qui me pût causer de la honte.  
 Tels et tels m'ont fait demander ;  
 Mon père est prêt de m'accorder :  
 Moi, je vous permets d'espérer  
 Qu'à qui que ce soit qu'on m'engage,  
 Soit conseiller, soit président,  
 Soit veille ou jour de mariage,  
 Je serai votre anparavant,  
 Et vous aurez mon pucelage.

Le garçon la remercia  
 Comme il put. A huit jours de là,  
 Il s'offre un parti d'importance.  
 La belle dit à son ami :  
 Tenons-nous-en à celui-ci ;  
 Car il est homme, que je pense,  
 A passer la chose au gros sas<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Ou avec accumulation de forts intérêts, c'est-à-dire en grande quantité.

<sup>2</sup> A n'y pas prendre garde, à le passer sous silence ; expression proverbiale. Le sas est un tamis pour faire passer le plâtre, la farine, etc.

La belle en étant sur ce cas,  
 On la promet ; on la commence :  
 Le jour des noces se tient prêt.  
 Entendez ceci, s'il vous plaît.  
 Je pense voir votre pensée  
 Sur ce mot-là de commencée.  
 C'était alors, sans point d'abus,  
 Fille promise, et rien de plus.

Huit jours donnés à la fiancée,  
 Comme elle appréhendait encor  
 Quelque rupture en cet accord,  
 Elle diffère le négoce  
 Jusqu'au propre jour de la noce,  
 De peur de certain accident  
 Qui les fillettes va perdant.  
 On mène au moutier<sup>1</sup> cependant  
 Notre galande encor pucelle :  
 Le oui fut dit à la chandelle.  
 L'époux voulut avec la belle  
 S'en aller coucher au retour.  
 Elle demande encor ce jour,  
 Et ne l'obtient qu'avecque peine ;  
 Il fallut pourtant y passer.  
 Comme l'aurore était prochaine,  
 L'épouse, au lieu de se coucher,  
 S'habille. On eût dit une reine.  
 Rien ne manquait aux vêtements,  
 Perles, bijoux, et diamants :  
 Son époux la faisait dame.  
 Son ami, pour la faire femme,  
 Prend heure avec elle au matin :  
 Ils devaient aller au jardin  
 Dans un bois propre à telle affaire ;  
 Une compagne y devait faire  
 Le guet autour de nos amants,  
 Compagne instruite du mystère.  
 La belle s'y rend la première,  
 Sous le prétexte d'aller faire  
 Un bouquet, dit-elle, à ses gens.

Nicaise, après quelques moments,  
 La va trouver ; et le bon sire,  
 Voyant le lieu, se met à dire :  
 Qu'il fait ici d'humidité !  
 Foin ! votre habit sera gâté ;  
 Il est beau, ce serait dommage :  
 Souffrez, sans tarder davantage,  
 Que j'aie querir un tapis.

Eh ! mon Dieu ! laissons les habits,  
 Dit la belle toute piquée ;  
 Je dirai que je suis tombée.

<sup>1</sup> Église.



Pour la perte, n'y songez point :  
 Quand on a temps si fort à point,  
 Il en faut user ; et périssent  
 Tous les vêtements du pays ;  
 Que plutôt tous les beaux habits  
 Soient gâtés, et qu'ils se salissent,  
 Que d'aller ainsi consumer  
 Un quart d'heure ! un quart d'heure est cher.  
 Tandis que tous les gens agissent  
 Pour ma noce, il ne tient qu'à vous  
 D'employer des moments si doux.  
 Ce que je dis ne me sied guère ;  
 Mais je vous chéris, et vous veux  
 Rendre honnête homme, si je peux.  
 En vérité, dit l'amoureux,  
 Conserver étoffe si chère  
 Ne sera point mal fait à nous.  
 Je cours : c'est fait ; je suis à vous :  
 Deux minutes feront l'affaire.  
 Là-dessus il part, sans laisser  
 Le temps de lui rien répliquer.

Sa sottise guérit la dame ;  
 Un tel dédain lui vint en l'âme,  
 Qu'elle reprit dès ce moment  
 Son cœur, que trop indignement  
 Elle avait placé. Quelle honte !  
 Prince des sots, dit-elle en soi,  
 Va, je n'ai nul regret de toi :  
 Tout autre eût été mieux mon compte.  
 Mon bon ange a considéré  
 Que tu n'avais pas mérité  
 Une faveur si précieuse :  
 Je ne veux plus être amoureuse  
 Que de mon mari : j'en fais vœu.  
 Et, de peur qu'un reste de feu  
 A le trahir ne me rengage,  
 Je vais, sans tarder davantage,  
 Lui porter un bien qu'il aurait  
 Quand Nicaise en son lieu serait.

A ces mots la pauvre épousée  
 Sort du bois, fort scandalisée.  
 L'autre revient, et son tapis :  
 Mais ce n'est plus comme jadis.  
 Amants, la bonne heure ne sonne  
 A toutes les heures du jour.  
 J'ai lu dans l'alphabet d'amour  
 Qu'un galant près d'une personne  
 N'a toujours le temps comme il veut.  
 Qu'il le prenne donc comme il peut.  
 Tous délais y font du dommage :  
 Nicaise en est un témoignage.  
 Fort essoufflé d'avoir couru,

Et joyeux de telle prouesse,  
 Il s'en revient, bien résolu  
 D'employer tapis et maîtresse.  
 Mais quoi ! la dame au bel habit,  
 Mordant ses lèvres de dépit,  
 Retournait vers la compagnie,  
 Et, de sa flamme bien guérie,  
 Possible allait dans ce moment,  
 Pour se venger de son amant,  
 Porter à son mari la chose  
 Qui lui causait ce dépit-là.  
 Quelle chose ? C'est celle-là  
 Que fille dit toujours qu'elle a.  
 Je le crois ; mais d'en mettre ja  
 Mon doigt au feu, ma foi ! je n'ose  
 Ce que je sais, c'est qu'en tel cas  
 Fille qui ment ne pêche pas.

Grâce à Nicaise, notre belle  
 Ayant sa fleur en dépit d'elle,  
 S'en retournait tout en grondant  
 Quand Nicaise, la rencontrant,  
 A quoi tient, dit-il à la dame,  
 Que vous ne m'avez attendu ?  
 Sur ce tapis bien étendu  
 Vous seriez en peu d'heures femme.  
 Retournons donc sans consulter ;  
 Venez cesser d'être pucelle,  
 Puisque je puis, sans rien gêner,  
 Vous témoigner quel est mon zèle.

Non pas cela, reprit la belle ;  
 Mon pucelage dit qu'il faut  
 Remettre l'affaire à tantôt.  
 J'aime votre santé, Nicaise,  
 Et vous conseille auparavant  
 De reprendre un peu votre vent :  
 Or respirez tout à votre aise.  
 Vous êtes apprenti marchand  
 Faites-vous apprenti galant :  
 Vous n'y serez pas sitôt maître.  
 A mon égard, je ne puis être  
 Votre maîtresse en ce métier.  
 Sire Nicaise, il vous faut prendre  
 Quelque servante du quartier.  
 Vous savez des étoffes vendre,  
 Et leur prix en perfection ;  
 Mais ce que vaut l'occasion,  
 Vous l'ignorez, allez l'apprendre.

## VIII. LE BÂT.

Un peintre était, qui, jaloux de sa femme,  
 Allant aux champs, lui peignit un baudet

## XI. PORTRAIT D'IRIS.

IMITATION D'ANACRÉON.

O toi qui peins d'une façon galante,  
 Maître passé dans Cythère et Paphos,  
 Fais un effort ; peins-nous Iris absente.  
 Tu n'as point vu cette beauté charmante,  
 Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.  
 Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.  
 Premièrement, mets des lis et des roses ;  
 Après cela des Amours et des Ris.  
 Mais à quoi bon le détail de ces choses ?  
 D'une Vénus tu peux faire une Iris ;  
 Nul ne saurait découvrir le mystère :  
 Traits si pareils jamais ne se sont vus.  
 Et tu pourras à Paphos et Cythère  
 De cette Iris refaire une Vénus.

## XII. L'AMOUR MOUILLÉ.

IMITATION D'ANACRÉON.

J'étais couché mollement,  
 Et, contre mon ordinaire,  
 Je dormais tranquillement,  
 Quand un enfant s'en vint faire  
 A ma porte quelque bruit.  
 Il pleuvait fort cette nuit :  
 Le vent, le froid, et l'orage,  
 Contre l'enfant faisaient rage.  
 Ouvrez, dit-il, je suis nu.  
 Moi, charitable et bon homme,  
 J'ouvre au pauvre morfondu,  
 Et m'enquiers comme il se nomme.  
 Je te le dirai tantôt,  
 Repartit-il : car il faut  
 Qu'auparavant je m'essuie.  
 J'allume aussitôt du feu.  
 Il regarde si la pluie  
 N'a point gâté quelque peu  
 Un arc dont je me méfie.  
 Je m'approche toutefois,  
 Et de l'enfant prends les doigts,  
 Les réchauffe ; et dans moi-même  
 Je dis : Pourquoi craindre tant ?  
 Que peut-il ? c'est un enfant :  
 Ma couardise est extrême  
 D'avoir eu le moindre effroi ;  
 Que serait-ce si chez moi  
 J'avais reçu Polyphème ?  
 L'enfant, d'un air enjoué,  
 Ayant un peu seconé  
 Les pièces de son armure

Sur le nombril, en guise de cachet.  
 Un sien confrère, amoureux de la dame,  
 La va trouver, et l'âne efface net,  
 Dieu sait comment ; puis un autre en remet  
 Au même endroit, ainsi que l'on peut croire.  
 A celui-ci, par faute de mémoire,  
 Il mit un bât ; l'autre n'en avait point.  
 L'époux revient, veut s'éclaircir du point :  
 Voyez, mon fils, dit la bonne commère,  
 L'âne est témoin de ma fidélité.  
 Diantre soit fait, dit l'époux en colère,  
 Et du témoin, et de qui l'a bâte !

## IX. LE BAISER RENDU.

Guillot passait avec sa mariée.  
 Un gentilhomme à son gré la trouvant,  
 Qui t'a, dit-il, donné telle épousee ?  
 Que je la baise, à la charge d'autant.  
 Bien volontiers, dit Guillot à l'instant :  
 Elle est, monsieur, fort à votre service.  
 Le monsieur donc fait alors son office  
 En appuyant. Perronnelle en rougit.  
 Huit jours après, ce gentilhomme prit  
 Femme à son tour : à Guillot il permit  
 Même faveur. Guillot tout plein de zèle  
 Puisque, dit-il, monsieur est si fidèle,  
 J'ai grand regret, et je suis bien fâché,  
 Qu'ayant baisé seulement Perronnelle,  
 Il n'ait encore avec elle couché.

## X. ALIS MALADE.

Alis malade et se sentant presser,  
 Quelqu'un lui dit : Il faut se confesser ;  
 Voulez-vous pas mettre en repos votre âme ?  
 Oui, je le veux, lui répondit la dame :  
 Qu'à père André on aille de ce pas ;  
 Car il entend d'ordinaire mon cas.  
 Un messenger y court en diligence ;  
 Sonne au couvent de toute sa puissance.  
 Qui venez-vous demander ? lui dit-on.  
 Entend Alis dans sa confession.  
 Vous demandez, reprit alors un frère,  
 Le père André, le confesseur d'Alis ?  
 Il est bien loin : hélas ! le pauvre père  
 Depuis dix ans confesse en paradis.

\* La Fontaine a écrit *Alis* et non *Alix*, et la rime de la fin exige que ce nom ne soit point changé.



Et sa blonde chevelure,  
Prend un trait, un trait vainqueur,  
Qu'il me lance au fond du cœur.  
Voilà, dit-il, pour ta peine.  
Souviens-toi bien de Climène,  
Et de l'Amour, c'est mon nom.  
Ah ! je vous connais, lui dis-je,  
Ingrat et cruel garçon ;  
Faut-il que qui vous oblige  
Soit traité de la façon !  
Amour fit une gambade ;  
Et le petit scélérat  
Me dit : Pauvre camarade,  
Mon arc est en bon état,  
Mais ton cœur est bien malade.

## XIII. LE PETIT CHIEN

## QUI SECOUE DE L'ARGENT ET DES PIERRERIES.

La clef du coffre-fort et des cœurs, c'est la même.  
Que si ce n'est celle des cœurs,  
C'est du moins celle des faveurs :  
Amour doit à ce stratagème  
La plus grand'part de ses exploits.  
A-t-il épuisé son carquois,  
Il met tout son salut en ce charme suprême.  
Je tiens qu'il a raison ; car qui hait les présents ?  
Tous les humains en sont friands,  
Princes, rois, magistrats. Ainsi quand une belle  
En croira l'usage permis,  
Quand Vénus ne fera que ce que fait Thémis,  
Je ne m'écrierai pas contre elle.  
On a bien plus d'une querelle  
A lui faire sans celle-là.

Un juge mantouan belle femme épousa.  
Il s'appelait Anselme ; on la nommait Argie :  
Lui, déjà vieux barbon ; elle, jeune et jolie  
Et de tous charmes assortie.  
L'époux, non content de cela,  
Fit si bien par sa jalousie,  
Qu'il rehaussa de prix celle-là, qui d'ailleurs  
Méritait de se voir servie  
Par les plus beaux et les meilleurs.  
Elle le fut aussi : d'en dire la manière,  
Et comment s'y prit chaque amant,  
Il serait long : suffit que cet objet charmant  
Les laissa soupiner, et ne s'en émut guère.

Amour établissait chez le juge ses lois,  
Quand l'État mantouan, pour chose de grand poids,  
Résolus d'envoyer ambassade au saint-père

Comme Anselme était juge, et de plus magistrat,  
Vivait avec assez d'éclat,  
Et ne manquait pas de prudence,  
On le députa en diligence.  
Ce ne fut pas sans résister  
Qu'au choix qu'on fit de lui consentit le bonhomme.  
L'affaire était longue à traiter ;  
Il devait demeurer dans Rome  
Six mois, et plus encor ; que savait-il combien ?  
Tant d'honneur pouvait nuire au conjugal lien.  
Longue ambassade et long voyage  
Aboutissent à cocuage.  
Dans cette crainte, notre époux  
Fit cette harangue à la belle :

On nous sépare, Argie : adieu ; soyez fidèle  
A celui qui n'aime que vous.  
Jurez-le-moi ; car, entre nous,  
J'ai sujet d'être un peu jaloux.  
Que fait autour de notre porte  
Cette soupirante cohorte ?  
Vous me direz que jusqu'ici  
La cohorte a mal réussi :

Je le crois ; cependant, pour plus grande assurance,  
Je vous conseille en mon absence  
De prendre pour séjour notre maison des champs.  
Fuyez la ville et les amants,  
Et leurs présents ;  
L'invention en est damnable ;  
Des machines d'amour c'est la plus redoutable :  
De tout temps le monde a vu Don  
Être le père d'Abandon.

Déclarez-lui la guerre, et soyez sourde, Argie,  
A sa sœur la Cajolerie.  
Dès que vous sentirez approcher les blondins,  
Fermez vite vos yeux, vos oreilles, vos mains.  
Rien ne vous manquera, je vous fais la maîtresse  
De tout ce que le ciel m'a donné de richesse :  
Tenez, voilà les clefs de l'argent, des papiers ;  
Faites-vous payer des fermiers ;  
Je ne vous demande aucun compte :  
Suffit que je puisse sans honte

Apprendre vos plaisirs, je vous les permets tous,  
Hors ceux d'amour, qu'à votre époux  
Vous garderez entiers pour son retour de Rome.

C'en était trop pour le bonhomme ;  
Hélas ! il permettait tous plaisirs, hors un point  
Sans lequel seul il n'en est point.  
Son épouse lui fit promesse solennelle  
D'être sourde, aveugle et cruelle,  
Et de ne prendre aucun présent ;  
Il la retrouverait, au retour, toute telle  
Qu'il la laissait en s'en allant,

Sans nul vestige de galant.

Anselme étant parti, tout aussitôt Argie  
S'en alla demeurer aux champs ;  
Et tout aussitôt les amants  
De l'aller voir firent partie.  
Elle les renvoya ; ces gens l'embarrassaient,  
L'attédissaient, l'affadissaient,  
L'endormaient en contant leur flamme ;  
Ils déplaisaient tous à la dame,  
Hormis certain jeune blondin  
Bien fait et beau par excellence,  
Mais qui ne put par sa souffrance  
Amener à son but cet objet inhumain.  
Son nom était Atis ; son métier, paladin.

Il ne plaignit en son dessein  
Ni les soupirs ni la dépense.  
Tout moyen par lui fut tenté :  
Encor si des soupirs il se fût contenté ;  
La source en est inépuisable ;  
Mais de la dépense, c'est trop.  
Le bien de notre amant s'en va le grand galop ;  
Voilà mon homme misérable.  
Que fait-il ? il s'éclipse, il part ; il va chercher  
Quelque désert pour se cacher.

En chemin il rencontre un homme,  
Un manant<sup>1</sup>, qui, fouillant avecque son bâton,  
Voulait faire sortir un serpent d'un buisson.  
Atis s'enquit de la raison.  
C'est, reprit le manant, afin que je l'assomme.  
Quand j'en rencontre sur mes pas,  
Je leur fais de pareilles fêtes.

Ami, reprit Atis, laisse-le ; n'est-il pas  
Créature de Dieu comme les autres bêtes ?  
Il est à remarquer que notre paladin  
N'avait pas cette horreur commune au genre humain  
Contre la gent reptile et toute son espèce.  
Dans ses armes il en portait ;  
Et de Cadmus il descendait,  
Celui-là qui devint serpent sur sa vieillesse.

Force fut au manant de quitter son dessein ;  
Le serpent se sauva. Notre amant à la fin  
S'établit dans un bois écarté, solitaire :  
Le silence y faisait sa demeure ordinaire,  
Hors quelque oiseau qu'on entendait,  
Et quelque écho qui répondait.  
Là le bonheur et la misère  
Ne se distinguaient point, égaux en dignité  
Chez les loups qu'hébergeait ce lieu peu fréquenté.

<sup>1</sup> La Fontaine emploie ici *manant* dans le sens que nous avons déjà indiqué, celui de paysan, d'habitant de la campagne.

Atis n'y rencontra nulle tranquillité ;  
Son amour l'y suivit ; et cette solitude,  
Bien loin d'être un remède à son inquiétude,  
En devint même l'aliment,  
Par le loisir qu'il eut d'y plaindre son tourment  
Il s'ennuya bientôt de ne plus voir sa belle.  
Retournons, ce dit-il, puisque c'est notre sort :  
Atis, il t'est plus doux encor  
De la voir ingrate et cruelle  
Que d'être privé de ses traits :  
Adieu, ruisseaux, ombrages frais,  
Chants amoureux de Philomèle ;  
Mon inhumaine seule attire à soi mes sens ;  
Éloigné de ses yeux, je ne vois ni n'entends.  
L'esclave fugitif se va remettre encore  
En ses fers, quoique durs, mais, hélas ! trop chéris.

Il approchait des murs qu'une fête a bâtis,  
Quand sur les bords du Mince, à l'heure que l'Aurore  
Commence à s'éloigner du séjour de Thétis,  
Une nymphe en habit de reine,  
Belle, majestueuse, et d'un regard charmant,  
Vint s'offrir tout d'un coup aux yeux du pauvre amant,  
Qui rêvait alors à sa peine.

Je veux, dit-elle, Atis, que vous soyez heureux ;  
Je le veux, je le puis, étant Manto la fée,  
Votre amie et votre obligée.

Vous connaissez ce nom fameux ;  
Mantoue en tient le sien : jadis en cette terre  
J'ai posé la première pierre  
De ces murs en durée égaux aux bâtiments  
Dont Memphis voit le Nil laver les fondements.  
La Parque est inconnue à toutes mes pareilles :  
Nous opérons mille merveilles :  
Malheureuses pourtant de ne pouvoir mourir ;  
Car nous sommes d'ailleurs capables de souffrir  
Toute l'infirmité de la nature humaine.

Nous devenons serpents un jour de la semaine.  
Vous souvient-il qu'en ce lieu-ci  
Vous en tirâtes un de peine ?  
C'était moi qu'un manant s'en allait assommer ;  
Vous me donnâtes assistance :  
Atis, je veux, pour récompense,  
Vous procurer la jouissance  
De celle qui vous fait aimer.

Allons-nous-en la voir : je vous donne assurance  
Qu'avant qu'il soit deux jours de temps  
Vous gagnerez par vos présents  
Argie et tous ses surveillants.  
Dépensez, dissipez, donnez à tout le monde ;  
A pleines mains répandez l'or,  
Vous n'en manquerez point : c'est pour vous le trésor  
Que Lucifer me garde en sa grotte profonde.



Votre belle saura quel est notre pouvoir.  
 Même, pour m'approcher de cette inexorable,  
 Et vous la rendre favorable,  
 En petit chien vous m'allez voir  
 Faisant mille tours sur l'herbette;  
 Et vous, en pèlerin jouant de la musette,  
 Me pourrez à ce son mener chez la beauté  
 Qui tient votre cœur enchanté.

Aussitôt fait que dit; notre amant et la fée  
 Changent de forme en un instant:  
 Le voilà pèlerin chantant comme un Orphée,  
 Et Manto petit chien faisant tours et sautant.  
 Ils vont au château de la belle.

Valets et gens du lieu s'assemblent autour d'eux:  
 Le petit chien fait rage, aussi fait l'amoureux;  
 Chacun danse, et Guillot fait sauter Perronnelle.

Madame entend ce bruit, et sa nourrice y court.  
 On lui dit qu'elle vienne admirer à son tour  
 Le roi des épagneux, charmante créature,  
 Et vrai miracle de nature.

Il entend tout, il parle, il danse, il fait cent tours:  
 Madame en fera ses amours;  
 Car, veuille ou non son maître, il faut qu'il le lui vende,  
 S'il n'aime mieux le lui donner.  
 La nourrice en fait la demande.  
 Le pèlerin, sans tant tourner,  
 Lui dit tout bas le prix qu'il veut mettre à la chose;  
 Et voici ce qu'il lui propose:  
 Mon chien n'est point à vendre, à donner encor moins:  
 Il fournit à tous mes besoins:  
 Je n'ai qu'à dire trois paroles,  
 Sa patte entre mes mains fait tomber à l'instant,  
 Au lieu de puces, des pistoles,  
 Des perles, des rubis, avec maint diamant:  
 C'est un prodige enfin. Madame cependant  
 En a, comme on dit, la monnoie.  
 Pourvu que j'aye cette joie  
 De coucher avec elle une nuit seulement,  
 Favori sera sien dès le même moment.

La proposition surprit fort la nourrice.  
 Quoi! madame l'ambassadrice!  
 Un simple pèlerin! madame à son chevet  
 Pourrait voir un bourdon! Et si l'on le savait!  
 Si cette même nuit quelque hôpital avait  
 Hébergé le chien et son maître!  
 Mais ce maître est bien fait, et beau comme le jour;  
 Cela fait passer en amour  
 Quelque bourdon que ce puisse être.  
 Atis avait changé de visage et de traits:  
 On ne le connut pas; c'étaient d'autres attraits.  
 La nourrice ajoutait: A gens de cette mine

Comment peut-on refuser rien?  
 Puis celui-ci possède un chien  
 Que le royaume de la Chine  
 Ne paierait pas de tout son or.  
 Une nuit de madame aussi, c'est un trésor.

J'avais oublié de vous dire  
 Que le drôle à son chien feignit de parler bas:  
 Il tombe aussitôt dix ducats  
 Qu'à la nourrice offre le sire.  
 Il tombe encore un diamant:  
 Atis en riant le ramasse.  
 C'est, dit-il, pour madame; obligez-moi, de grâce,  
 De le lui présenter avec mon compliment.  
 Vous direz à son excellence  
 Que je lui suis acquis. La nourrice, à ces mots,  
 Court annoncer en diligence  
 Le petit chien et sa science,  
 Le pèlerin et son propos.

Il ne s'en fallut rien qu'Argie  
 Ne battit sa nourrice. Avoir l'effronterie  
 De lui mettre en l'esprit une telle infamie!  
 Avec qui? Si c'était encor le pauvre Atis!  
 Hélas! mes cruautés sont cause de sa perte  
 Il ne me proposa jamais de tels partis.  
 Je n'aurais pas d'un roi cette chose soufferte,  
 Quelque don que l'on pût m'offrir,  
 Et d'un porte-bourdon je la pourrais souffrir,  
 Moi qui suis une ambassadrice!

Madame, reprit la nourrice,  
 Quand vous seriez impératrice,  
 Je vous dis que ce pèlerin  
 A de quoi marchander, non pas une mortelle,  
 Mais la déesse la plus belle.  
 Atis, votre beau paladin,  
 Ne vaut pas seulement un doigt du personnage. —  
 Mais mon mari m'a fait jurer.... —  
 Et quoi? de lui garder la foi du mariage!  
 Bon! jurer? ce serment vous lie-t-il davantage  
 Que le premier n'a fait? qui l'ira déclarer?  
 Qui le saura? J'en vois marcher tête levée,  
 Qui n'iraient pas ainsi, j'ose vous l'assurer,  
 Si sur le bout du nez tache pouvait montrer  
 Que telle chose est arrivée.  
 Cela nous fait-il empirer  
 D'un ongle ou d'un cheveu? Non, madame; il faut être  
 Bien habile pour reconnaître  
 Bouche ayant employé son temps et ses appas,  
 D'avec bouche qui s'est tenue à ne rien faire.  
 Donnez-vous, ne vous donnez pas,  
 Ce sera toujours même affaire.

\* D'un pèlerin.

Pour qui ménagez-vous les trésors de l'amour?  
 Pour celui qui, je crois, ne s'en servira guère;  
 Vous n'aurez pas grand-peine à fêter son retour.

La fausse vieille sut tant dire,  
 Que tout se réduisit seulement à douter  
 Des merveilles du chien et des charmes du sire.  
 Pour cela l'on les fit monter:  
 La belle était au lit encore.  
 L'univers n'eut jamais d'aurore  
 Plus paresseuse à se lever.

Notre feint pèlerin traversa la ruelle  
 Comme un homme ayant vu d'autres gens que des saints.  
 Son compliment parut galant<sup>4</sup> et des plus fins:  
 Il surprit et charma la belle.  
 Vous n'avez pas, ce lui dit-elle,  
 La mine de vous en aller  
 A Saint-Jacques de Compostelle.  
 Cependant, pour la régaler,  
 Le chien à son tour entre en lice.  
 On eût vu sauter Favori  
 Pour la dame et pour la nourrice,  
 Mais point du tout pour le mari.  
 Ce n'est pas tout; il se secoue:  
 Aussitôt perles de tomber,  
 Nourrice de les ramasser,  
 Soubrettes de les enfler,  
 Pèlerin de les attacher  
 A de certains bras, dont il loue  
 La blancheur et le reste. Enfin il fait si bien,  
 Qu'avant que partir de la place  
 On traite avec lui de son chien.

On lui donne un baiser pour arrhes de la grâce  
 Qu'il demandait: et la nuit vint.  
 Aussitôt que le drôle tint  
 Entre ses bras madame Argie,  
 Il redevint Atis. La dame en fut ravie:  
 C'était avec bien plus d'honneur  
 Traiter monsieur l'ambassadeur.

Cette nuit eut des sœurs, et même en très-bon nombre.  
 Chacun s'en aperçut; car d'enfermer sous l'ombre  
 Une telle aise, le moyen?  
 Jeunes gens font-ils jamais rien  
 Que le plus aveugle ne voie?

A quelques mois de là, le saint-père renvoie  
 Anselme avec force pardons,  
 Et beaucoup d'autres menus dons.  
 Les biens et les honneurs pleuvaient sur sa personne.  
 De son vice-gérant il apprend tous les soins:

<sup>4</sup> Ici, dans les éditions originales, le mot *galant* est écrit par un *d*; mais à tort, selon la règle de Vaugelas. Voyez la note, page 166.

Bons certificats des voisins.  
 Pour les valets, nul ne lui donne  
 D'éclaircissements sur cela.  
 Monsieur le juge interrogea  
 La nourrice avec les soubrettes,  
 Sages personnes et discrètes;  
 Il n'en put tirer ce secret.  
 Mais, comme parmi les femelles  
 Volontiers le diable se met,  
 Il survint de telles querelles,  
 La dame et la nourrice eurent de tels débats,  
 Que celle-ci ne manqua pas  
 A se venger de l'autre, et déclarer l'affaire:  
 Dût-elle aussi se perdre, il fallut tout conter.

D'exprimer jusqu'ou la colère  
 Ou plutôt la fureur de l'époux put monter,  
 Je ne tiens pas qu'il soit possible.  
 Ainsi je m'en tairai: on peut par les effets  
 Juger combien Anselme était homme sensible.  
 Il choisit un de ses valets,  
 Le charge d'un billet, et mande que madame  
 Vienne voir son mari malade en la cité.  
 La belle n'avait point son village quitté:  
 L'époux allait, venait, et laissait là sa femme.  
 Il te faut en chemin écarter tous ses gens,  
 Dit Anselme au porteur de ses ordres pressants.  
 La perfide a converti mon front d'ignominie:  
 Pour satisfaction je veux avoir sa vie.  
 Poignarde-la: mais prends ton temps,  
 Tâche de te sauver: voilà pour ta retraite;  
 Prends cet or: si tu fais ce qu'Anselme souhaite,  
 Et punis cette offense-là,  
 Quelque part que tu sois, rien ne te manquera.

Le valet va trouver Argie,  
 Qui par son chien est avertie.  
 Si vous me demandez comme un chien avertit,  
 Je crois que par la jupe il tire;  
 Il se plaint, il jappe, il soupire,  
 Il en veut à chacun: pour peu qu'on ait d'esprit,  
 On entend bien ce qu'il veut dire.  
 Favori fit bien plus; et tout bas il apprit  
 Un tel péril à sa maîtresse.  
 Partez pourtant, dit-il, on ne vous fera rien:  
 Reposez-vous sur moi; j'en empêcherai bien  
 Ce valet à l'âme traîtresse.

Ils étaient en chemin, près d'un bois qui servait  
 Souvent aux voleurs de refuge:  
 Le ministre cruel des vengeances du juge  
 Envoie un peu devant le train qui les suivait,  
 Puis il dit l'ordre qu'il avait.  
 La dame disparaît aux yeux du personnage;